

BRUNO RACINE

ADIEU
À L'ITALIE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans aux Éditions Grasset :

LE GOUVERNEUR DE MORÉE (1982), Prix du premier roman

TERRE DE PROMISSION (1986)

AU PÉRIL DE LA MER (1991), Prix des Deux Magots

LA SÉPARATION DES BIENS (1998), Prix La Bruyère de l'Académie française

LE TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE (2002)

LE CÔTÉ D'ODESSA (2007).

Aux Éditions du Rocher :

STENDHAL — PETIT BRÉVIAIRE, en collaboration avec Sophie Basch (octobre 1992)

Aux Éditions Flammarion en collaboration avec Alain Fleischer :

L'ART DE VIVRE À ROME (1999)

L'ART DE VIVRE EN TOSCANE (2000)

Essai aux Éditions Plon :

GOOGLE ET LE NOUVEAU MONDE (2010) — Réédition aux Éditions Perrin dans la collection Tempus (2011)

ADIEU À L'ITALIE

BRUNO RACINE

ADIEU
À L'ITALIE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

« Je soussigné François-Marius Granet, membre de l'Institut, ancien conservateur des musées de France, officier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Michel... »

On pourrait croire qu'à la lecture du testament, le notaire énumère ses propres titres, comme si l'illustration du vieil homme enfoncé dans l'ample fauteuil de velours qui lui fait face, peinant parfois à se redresser, se réverbérerait sur son propre visage. Un bien étrange notable, toutefois, avec sa redingote usée et son éternelle calotte de soie noire, d'où s'échappent en désordre des touffes de cheveux blancs : tant de déférence l'embarrasse, car il sait bien, lui, que si sa gloire demeure intacte dans cette ville d'Aix indifférente au temps, il n'en est plus de même dans la capitale depuis que la République a chassé

Louis-Philippe, le vieux monarque méprisé qui, tout au long de son règne, n'avait cessé de l'honorer de ses faveurs et de ses commandes au point de l'en accabler, beau témoignage d'ouverture d'esprit envers un artiste dont le cœur ne semblait guère attaché, au début du moins, à cette dynastie bâtarde.

Ses collègues de l'Institut n'entretiennent presque plus de relation avec lui, à l'exception d'un ou deux fidèles qui le pressent sincèrement de revenir à Paris, d'y affirmer sa présence plus régulièrement, ne serait-ce que l'espace de quelques mois par an — avant que des successeurs indécidés ne s'emparent de son atelier du Louvre, l'un des plus convoités il est vrai, au bord de la Seine. Une menace identique pèse sur l'appartement que l'inertie de l'administration et un reste de sympathie lui conservent au château de Versailles dont il fut longtemps le conservateur — la vacance des lieux suscite des critiques croissantes de confrères jaloux, au nom du bien public naturellement.

La lecture du testament lui paraît soudain fastidieuse. Se peut-il qu'il ait oublié tout ce que contenait cette interminable liste de légataires, revue quelques jours plus tôt à

peine? La ville d'Aix se taille la part du lion — mais en sera-t-elle vraiment reconnaissante dans quelques décennies? Des dizaines et des dizaines de peintures de tout format lui reviendront, soigneusement inventoriées par ses soins avec l'aide du jeune Baptistin, dont plusieurs toiles qui, en leur temps, furent la vedette du Salon, une quantité plus grande encore de dessins, sans parler de la bastide du Malvallat où il vit retiré depuis deux ans, l'usufruit de tout ce patrimoine passant pour le temps qui lui reste à vivre à l'unique de ses trois sœurs survivante, Antoinette Granet, demeurée célibataire comme les deux autres. Le Louvre est bien loti lui aussi, il laisse à deux de ses proches le soin de choisir les quelque deux cents dessins qu'il destine au grand musée. Il n'est pas d'ami, de domestique, de métayer, jusqu'au gardien du futur musée d'Aix auquel la municipalité entend donner son nom après sa mort, qui ne bénéficie de ses largesses : un tableau ou de simples croquis pour l'un, un pécule ou du mobilier pour l'autre, sans parler des œuvres de charité et des congrégations de la ville qui lui ont fourni tant de sujets d'inspiration.

L'énumération aurait pu être encore plus

longue, pense-t-il, s'il n'avait pas atteint un âge aussi avancé. Plutôt qu'à sa sœur, il aurait préféré laisser l'usufruit de ses biens à Nena, l'unique compagne de sa vie, épousée sur le tard après quarante ans d'un concubinage officiel qui ne pouvait prendre fin qu'à la mort de son premier mari. Il n'aurait pas oublié son vieux maître, Jean-Antoine Constantin, auquel il doit d'avoir appris l'essentiel de son métier et qui a vécu presque centenaire au bord de la misère, ni bien sûr l'inséparable Auguste de Forbin — un demi-siècle d'amitié née de la rencontre de deux adolescents que tout, naissance, fortune, éducation, aurait dû séparer. Une relève se dessine toutefois, qu'il n'aura guère le temps de voir s'épanouir. À Forbin succède sa fille Valentine qui lui a offert un refuge dans ses terres de Bourgogne après la mort de Nena et l'a entouré d'autant de tendresse que s'il était son propre père ; Baptistin, cet apprenti peintre plein d'admiration à son égard — mais c'est cela justement qui l'effraie, tant les arts semblent prendre une direction si différente de tout ce en quoi il a cru. À part Isidore, son unique domestique, il a souhaité n'être accompagné de personne pour cette ultime relecture, surtout pas de sa

sœur, qui toute sa vie n'a cessé de le harceler de ses plaintes.

Il pense à son père, mort pauvre, presque dans la gêne, après avoir édifié une fortune aussi précaire, aussi friable que les gypseries dont il ornait les demeures de la noblesse provençale avant la Révolution. Un artiste est capable de se suffire de peu, pense-t-il encore aujourd'hui alors qu'il organise la dispersion prochaine de ses biens, mais faire vivre une famille est une autre affaire — il n'en a à vrai dire qu'une idée imprécise car, sans enfant, il n'a eu qu'à pourvoir aux besoins de ses sœurs, et encore modestement puisque aucune n'a voulu ou pu se marier, l'aisance que lui procuraient les commandes des grands de ce monde venant trop tard pour les doter dignement, suscitant du coup chez elles l'aigreur et le ressentiment de cette frugalité forcée.

En souvenir des années de privation, il prévoit d'instituer une bourse qui permettra à un jeune talent d'aller se perfectionner à Paris pendant trois ans — de quoi se préparer sérieusement au concours du prix de Rome, mais pas au-delà, qui serait un encouragement à la paresse dans cette capitale des arts où se joue l'avenir d'un peintre, comme cela avait

été le cas pour lui à vingt-quatre ans, dans l'atelier du grand David, qu'il avait dû quitter précipitamment après avoir joué deux mois à cache-cache avec le comptable, faute de pouvoir s'acquitter de son dû.

Lorsque le notaire a terminé la lecture, il se demande s'il n'a rien omis, non pas d'important, mais même de minime : quelque parent lointain, une relation de jeunesse oubliée, un menu service reçu il y a longtemps. Pendant de longues minutes, il repasse sa vie comme il scruterait l'un de ses tableaux dans ses moindres détails avant de le déclarer achevé, mais soit qu'il se fie à sa mémoire encore excellente, soit qu'il ait scrupule à faire patienter davantage le notaire, étonné de ce silence qu'il ne sait pas interpréter (sénilité ? indécision ? regret ?), il se saisit de la plume qu'on lui tend, et d'une main ferme, sans le moindre tremblement, il paraphe une à une les pages du testament avant de signer la dernière.

*

Deux tableaux restent à terminer dans son atelier. Du moins c'est ce qu'il affirme à Baptistin qui peine à distinguer ce qui

pourrait bien leur manquer, à part la couche de vernis finale. Alors que les gestes de la vie ordinaire sont devenus parfois hésitants, dès qu'il s'empare de ses pinceaux, il retrouve la pleine maîtrise de sa main. Seule sa vue le préoccupe. Il s'en plaint sans arrêt en lui-même et se laisse aller parfois à gémir : « mes yeux, mes pauvres yeux » lorsqu'il sent une présence près de lui. Après la mort de Nena, il prétendait que le monde ne lui apparaissait plus qu'à travers un brouillard, mais ses amis parisiens n'y voyaient qu'une manière poétique et indirecte, bien dans son caractère, d'évoquer son désarroi et son chagrin.

À part quelques journées d'hiver grises et pluvieuses qui lui rappellent Paris, la lumière de Provence se compare à celle de Rome et le transporte des années en arrière, à l'époque heureuse où il parcourait les solitudes de la campagne romaine avec ses carnets de croquis et son attirail de pinceaux, de plumes et d'encre. Il ne se sent plus la force de marcher des journées entières comme alors, à la recherche de sites ou de points de vue différents de ceux qui, reproduits à l'infini par la gravure, faisaient la joie des touristes et des vendeurs d'estampes. De temps à autre, tou-

tefois, il s'éloigne de sa bastide et, au lieu de se diriger vers la Sainte-Victoire, contourne la colline qui masque au loin le rocher de la Sainte-Baume. Il se reproche de n'avoir jamais accompli le pèlerinage à la grotte où, selon la légende à laquelle il croit sans se poser de question, sainte Madeleine, la pécheresse qui aurait baigné de ses larmes les pieds du Christ, a fini ses jours dans la pénitence — un lieu qui pourtant l'aurait sans doute profondément touché, surtout dans l'état mélancolique où l'avaient laissé les déprédations révolutionnaires. Il est trop tard désormais pour envisager une telle ascension qui aurait certainement fait revivre en lui le souvenir du refuge de saint Benoît à Subiaco, là où, presque vingt ans plus tôt, il a passé ses derniers moments de bonheur en Italie. Le sanctuaire et ses environs lui avaient inspiré des dizaines de dessins, qu'il conserve toujours auprès de lui, et un grand tableau, acquis par l'État sur l'ordre de Louis XVIII le soir même de son accrochage aux cimaises du Salon — preuve éclatante du pouvoir que Forbin exerçait alors sur les arts, plutôt que gage d'une gloire pérenne.

*

La bastide est de taille moyenne, sans plus. Déjà pendant ses années parisiennes et surtout depuis son retour qu'il sait définitif en Provence, il n'a cessé de la restaurer et de l'embellir — il aime à en faire le décor de certains de ses tableaux, par exemple lorsqu'il peint sur le vif la récolte des citrouilles géantes que produit son potager. Il s'est aménagé un atelier dans une ancienne remise à voiture, les proportions lui permettent d'y travailler de grands formats. Ment-il à la plupart de ses correspondants lorsqu'il se déclare abandonné par le désir de peindre ? Est-ce seulement par prudence, ou par défiance envers les capacités qui lui restent ?

Les deux grandes toiles sont disposées côte à côte dans la pièce, face à l'ouverture qu'il a percée vers le nord — hérésie architecturale dans un pays affligé par le mistral mais qui lui permet d'égaliser la lumière lorsqu'il est à l'œuvre. L'une est recouverte d'un drap, comme en attente de son sort, tandis qu'il n'en finit pas de retoucher l'autre, *Une messe sous la Terreur*. L'office clandestin est célébré dans les combles du Louvre, où logeait sous l'Ancien Régime toute une population d'artistes et de

courtisans. On y a remisé l'immense portrait de Louis XVI en habit de sacre qui trônait sans doute dans une salle des Tuileries voisines, à en juger par l'imposant cadre doré surmonté des fleurs de lys et de la couronne royale. S'il évoque l'atelier que lui-même a longtemps occupé dans le palais converti en musée, le lieu pourrait se situer aussi bien dans n'importe quelle demeure noble de vastes proportions. S'est-il souvenu de l'hôtel des marquis de Forbin, l'un des fleurons du cours qui ne s'appelait pas encore Mirabeau, le plus somptueux de toute la ville d'Aix, où à dix-sept ans il pénétrait en tremblant ? Envoyé par son maître Constantin qui comptait parmi ses élèves le rejeton de l'illustre famille, il apportait du matériel de peinture à ce jeune noble inconnu — d'où allait naître une amitié indestructible entre deux adolescents de milieux si opposés, au moment précis où, après l'abolition des privilèges, la royauté elle-même était sur le point de succomber.

Il n'a plus comme autrefois à son service une pléiade d'élèves et d'apprentis capables de le seconder — l'époque est révolue où le tsar de toutes les Russies, la reine de Naples ou des pairs d'Angleterre se bouscuaient pour obte-



François-Marius Granet,
Une messe sous la Terreur, 1847, huile sur toile.
Musée Granet, Communauté du Pays d'Aix,
Aix-en-Provence.
Cliché Bernard Terlay.

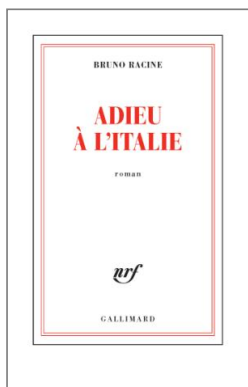
nir une réplique de son *Chœur des capucins*, devenu, peut-être pour son malheur, l'un des plus grands succès que l'Europe ait connus. Le jeune Baptistin qu'il a pris en affection est certes toujours disponible pour l'aider, mais réussira-t-il à en faire un grand artiste avec un nom pareil, se demande-t-il parfois, lui qui ne se serait sans doute jamais élevé au-dessus de la médiocrité de la province sans l'appui d'une famille de la puissance des Forbin ? S'il demande au jeune homme de lui préparer ses couleurs, il ne lui permet pas de retoucher la toile, il entend achever seul ce vaste tableau où fourmillent les personnages. Un vrai défi pour lui alors que sa vue baisse et qu'il ne s'est jamais vraiment senti à l'aise avec la représentation des visages. Sa prédilection va aux détails de l'architecture — le plancher dont il s'est astreint à peindre la géométrie régulière avec la plus grande minutie, la lucarne qui fait tomber une coulée solaire sur le portrait royal et la précieuse chasuble du célébrant. Il s'est appliqué à dissimuler le plus possible la face des autres personnages : c'est l'instant de l'élévation, le prêtre tient le calice à bout de bras en pleine lumière, et toute l'assistance incline la tête. Des femmes, on aperçoit sur-

tout la coiffe blanche, le groupe des hommes à perruque, témoins d'un autre monde, est noyé dans la pénombre. Quant aux sans-culottes qui ont découvert la cachette et apparaissent tout au fond du grenier, on ne distingue que leur silhouette. Les rayons d'une ouverture invisible font scintiller la pointe d'une pique, la menace paraît encore virtuelle alors que la troupe semble figée sur place : peut-être l'effet de la surprise à la vue d'une cérémonie clandestine de cette importance, sans doute victime d'une dénonciation, ou bien un réflexe involontaire hérité de l'éducation, au moment le plus solennel de la messe ?

Il semble avoir prêté ses propres traits au prêtre âgé qui, à genoux, assiste le célébrant et soulève l'extrémité de sa chasuble. Mais qu'en est-il des patriotes ? Comment oublierait-il qu'à dix-huit ans, il était de leur côté ? Lui, pourtant si pacifique, s'était enrôlé à l'appel de la Convention qui levait les volontaires en masse pour châtier la trahison des Toulonnais, coupables d'avoir livré le port aux Anglais. Certes il n'avait pas combattu, il n'est même plus certain qu'on lui ait confié une arme, jamais il n'aurait à se reprocher d'avoir tué ou seulement blessé qui que ce soit. C'était comme

tive d'être lui-même traité en fils plutôt que d'avoir à se comporter en mari.

Exprime-t-il sans le savoir le désir de retourner en enfance et de tout reprendre au commencement? Forbin, déjà, lui reprochait amicalement la naïveté avec laquelle il suivait à la lettre l'injonction d'«être semblable aux tout-petits». Le dos tourné au cercueil, l'enfant incarne-t-il la vie et ses promesses — celles qu'il a lui-même pu remplir, d'autres qui ne seront pour lui que des occasions perdues, celles encore, qui sait, d'un improbable disciple? Peu importe, puisqu'il n'a plus que quelques coups de pinceau à donner pour fondre espoirs et regrets dans la pâte épaisse qu'il apprête, ultime codicille à rajouter à son existence, et ce sera justement une image d'enfant au regard profond, prêt à s'émerveiller de tout alors même que le chagrin l'environne.



Adieu à l'Italie

Bruno Racine

Cette édition électronique du livre
Adieu à l'Italie de Bruno Racine
a été réalisée le 22 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139026 - Numéro d'édition : 246287).

Code Sodis : N53647 - ISBN : 9782072477676
Numéro d'édition : 246289.